

L'autre perspective

Alberto Toutin ssc
Supérieur Général

INFO SSCC Frères No 147 – 1 octobre 2020



Tableaux de Bill Moore ssc, de la exposition "Mon dernier art bat"

Chers frères,

Souvent dans les relations humaines et communautaires, notre regard, notre sensibilité et notre intelligence peuvent se focaliser davantage sur soi-même que sur les autres. Faire un effort pour nous décentrer le plus possible et essayer de nous mettre dans la perspective de l'autre peut nous aider à vivre la relation d'une autre manière. Essayer de comprendre, y compris ce qui nous irrite, non pas à partir de ce qui nous gêne, mais à partir de ce que l'autre, notre frère, notre sœur, ressent, voit, pense. Et ce changement de regard, de perspective est déjà un changement de la réalité. Nous pouvons alors nous rapprocher de notre frère et sœur, à partir d'une autre attitude, avec une autre sensibilité. Dimensions que nous avons besoin ensuite d'ajuster dans la rencontre et le dialogue avec nos frères.

Une nouvelle compréhension des passages bibliques se produit également lorsque nous entrons en relation avec le texte et que nous nous situons, ni de l'extérieur ou de notre for intérieur, mais à partir du texte lui-même en assumant la perspective de l'un des personnages. Des textes très connus, souvent prêchés, se découvrent à nous avec une nouvelle compréhension. Je vous propose deux paraboles : le Bon Samaritain (Lc 10, 29-37) et les Ouvriers de la Vigne (Mt 20, 1-16) ; je vous invite à vous situer, pour la première, dans la perspective de l'homme tombé à moitié mort sur le bord du chemin, et pour la seconde, dans celle des ouvriers embauchés à la 11^{ème} heure.

Une école de miséricorde

Dans la parabole du Bon Samaritain, nous avons l'habitude de nous situer dans la perspective de l'homme plein de compassion, actif, généreux. De fait, c'est la perspective du maître de la loi et à laquelle Jésus lui-même invite à prendre position en insistant sur l'importance de se faire prochain. Mais la miséricorde en acte, au centre de cette parabole, prend une autre dimension, si nous nous situons dans la perspective de l'homme tombé au bord du chemin. Victime d'une agression et d'un assaut, qui lui fait perdre non seulement ses biens, mais aussi la capacité de demander de l'aide. Il se trouve complètement dépendant de ce que quelqu'un le regarde, se rend compte de l'état où il se trouve et fasse quelque chose pour lui. Ici, la miséricorde n'est pas une attitude facultative que quelqu'un pourrait lui manifester comme le croient le lévite et le prêtre, mais c'est une question de vie ou de mort. À la miséricorde active du Samaritain s'ajoute une autre manière d'apprendre la miséricorde : être l'objet de la miséricorde inespérée et nécessaire de la part des autres. Imaginons donc la surprise de l'homme à son réveil dans l'auberge, guéri de ses blessures, bien à l'abri sous un toit, avec la possibilité de refaire ses forces ; et ses questions sur qui et pourquoi il a fait cela pour moi ; alors s'instaure en lui peut-être une attitude plus fondamentale de gratitude pour celui qui a fait cela pour lui, et à Dieu qui ne l'a pas abandonné. Dans la perspective de l'homme maintenant recueilli sur le chemin et en voie de guérison, la miséricorde prend d'autres dimensions, de gratuité, de gratitude, d'une justice au milieu de la violence, d'abandon entre les mains de ceux qui prennent soin de moi et de Dieu.

L'école de justice

Dans la parabole des Ouvriers de la Vigne qui sont embauchés à différentes heures de la journée, souvent notre compréhension de ce passage est difficile. Un certain sens de la justice nous fait être d'accord avec la récrimination des ouvriers de la première heure contre le patron. Ceux-ci ont supporté le travail et la chaleur du jour et reçoivent le même salaire que ceux qui n'ont travaillé qu'une heure. C'est pas juste ! Cependant, si nous nous situons dans la perspective de ceux qui sont embauchés à la 11^{ème} heure, le texte nous ouvre sur une nouvelle compréhension. Ces ouvriers sont restés toute la journée sans rien faire, sans que personne soit venu leur offrir un travail. Le jour se termine et ils n'ont rien à apporter à la maison, même pas le minimum pour survivre eux et les leurs. À l'angoisse du chômage se rajoute le sentiment de ne compter pour personne ; personne ne les voit ; et la pauvreté de ne même pas pouvoir compter sur le basique pour vivre. Et à la fin du jour, ils se seront dit que, encore un jour sans travail, et vu l'heure, personne ne viendrait les appeler ; et si jamais quelqu'un le faisait, ce serait pour un salaire bien réduit. Les ouvriers de la première heure en les voyant se seront dits : « et ceux-là, que viennent-ils faire ? ». La surprise est plus grande quand on voit que ces ouvriers de la 11^{ème} heure reçoivent le même salaire que ceux qui ont travaillé toute la journée. Le patron a respecté le contrat passé avec les ouvriers de la première

heure ; il a été juste. Sauf que, pour ces derniers embauchés, il a montré une générosité qui nous gêne. D'abord, parce qu'il vient les chercher et se rend compte qu'ils ont passé des heures à ne rien faire, puis il les appelle à travailler, il ne leur fait pas de cadeau, ensuite il leur donne de quoi vivre pour cette journée. Pour ce patron, toutes les heures comptent, non seulement les heures travaillées, mais aussi les heures d'angoisse durant le chômage, les heures de l'insignifiance ; en effet personne ne se rend compte qu'ils sont là ; les heures de la précarité où l'on n'espère même plus un miracle. Et pourtant le miracle se produit, lorsque le patron vient les chercher et partage son bien avec eux. Le sentiment de la justice des ouvriers de la première heure et le nôtre peut s'enrichir lorsqu'on essaie de se mettre dans la perspective des ouvriers de la dernière heure et celle de la générosité du patron. Peut-être que les ouvriers de la première heure, la prochaine fois, attendront-ils d'être appelés plus tard par ce généreux patron ou simplement le rejeteront-ils parce qu'à leurs yeux ce patron est injuste. Par contre, les ouvriers de la 11^{ème} heure ne l'oublieront pas pour sa générosité envers eux.

Où nous attend le Christ

Ce changement de perspective dans la compréhension des paraboles, en nous mettant dans l'optique de l'homme qui a été l'objet de miséricorde et des ouvriers qui ont été favorisés par la générosité du patron, peut nous aider à voir avec des yeux neufs ceux qui, aujourd'hui à cause de la pandémie, ont perdu leur travail, se trouvent reclus chez eux, n'ont plus de quoi manger, ceux qui sont dans nos rues demandant l'aumône, la nourriture, un regard, et que « nous ne voyons pas ». Dans notre perspective, nous pouvons passer sans les voir, sans nous arrêter, et notre vie peut continuer pareil, sans changement. Dans leur perspective, le fait que nous les voyions, que nous déviions de notre chemin, que nous soyons généreux avec ce que nous sommes et possédons, c'est une question vitale.

Simone Weil, philosophe française (1909-1943) écrivait dans *Dieu et le malheur* (1942) à propos de l'amour, disant que ce n'est pas un état de l'âme, mais une « orientation », une forme d'attention aux contradictions de notre monde, à ceux qui se trouvent dans le malheur et à la visite de Dieu. Si nous restons sourds et inattentifs, Dieu vient nous visiter comme un mendiant et aussi comme un mendiant qui un jour ne revient plus. Si nous sommes attentifs à sa visite et consentons à l'accepter, alors il sème en nous une semence qui grandit, pas sans douleur, au milieu de nos tensions et des forces destructrices qui nous habitent. Cependant, cette semence qui grandit, fait en sorte que nous cessions d'être nous-mêmes le centre de notre existence et laissons chaque fois plus d'espace à Dieu qui aime à travers nous. Et si c'était Dieu en train de nous visiter dans le mendiant, le migrant, le chômeur, celui qui frappe à la porte de nos maisons et de nos paroisses pour la nourriture, pour que nous l'aimions de l'amour que lui-même a semé en nous ?

Etty Hillesum, jeune intellectuelle hollandaise (1914-1943) qui passa les deux dernières années de sa vie dans le camp de concentration de Westerbork en Hollande, d'où elle sera conduite à Auschwitz où elle sera exterminée. Durant son emprisonnement, Dieu vint la visiter dans sa vie, comme une présence discrète, fragile, mais inexpugnable. Cette présence cachée de Dieu en elle et en chaque personne faisait surgir le meilleur d'elles-mêmes ; c'était une source de force au milieu de l'adversité. Au fur et à mesure qu'elle laisse plus d'espace à cette présence dans sa vie, Etty s'engage à aider Dieu, d'abord en faisant qu'elle ne s'éteigne pas dans le cœur de chaque personne ; ensuite, en se mettant dans la perspective de ceux qui souffrent, de ceux qui n'attendent plus aucune aide ni des autres ni de Dieu. Etty alors se donne, se fait proche, baume pour les blessures, étreinte partagée.

Elle écrit dans son *Journal*, une de ses dernières notes (13 décembre 1942) :

« Lorsque je souffre pour les hommes sans défense, ne suis-je pas en train de souffrir pour le côté sans défense de moi-même ? J'ai rompu mon corps comme du pain et je l'ai distribué aux hommes. Pourquoi pas ? Ils étaient affamés et depuis si longtemps. On devrait être un baume pour beaucoup de blessures ».

Simone Weil comme Etty Hillesum ont appris à découvrir la visite de Dieu, en se plaçant dans la perspective des malheureux et des affamés. Aucune n'est restée indifférente à ceux qui étaient au bord du chemin, mais en se plaçant dans leur perspective, elles se firent chacune dans leur corps, à leur manière et dans leur contexte particulier, proches de Dieu.

Dans une nouvelle que vous lirez dans cet INFO, notre frère **Bill Moore** de la province des Etats-Unis, artiste, présente une rétrospective de son œuvre, qui sera peut-être sa dernière exposition : « Mon dernier art bat : il bat encore et nourrit encore les âmes ». Parmi ses dernières œuvres, il présente de petites peintures de 5x5 pouces (12,7 x 12,7centimètres). De petites œuvres par leur format, pensait Bill en les réalisant dans l'espoir qu'elles puissent être acquises plus facilement par un vaste public ; mais surtout, comme la petite hostie nourrit la foi des croyants, « que ces petits cadres puissent alimenter spirituellement et émotionnellement et provoquer quelque chose dans le cœur de chacun ».

Ce changement, ne serait-ce pas se mettre dans la perspective des affamés et de ceux qui mendient travail, sens, espérance, affection... Puisse Dieu les visiter à travers nous !

Alberto Toutin ssc
Supérieur Général